

## MON JOURNAL DE GUERRE 1914-1918

Par Léonie Gillet

6 août 1914

Premier passage, en très grand nombre de troupes françaises sur la grand-route de Maissin à Libin ; une foule de curieux se rendent sur les hauteurs de la Hoigne pour voir le défilé vers Libin.

7 août

Les journaux rapportent l'admirable résistance de Liège et annoncent que les Français et les Anglais arrivent avec des forces considérables ; ils relatent le succès belge du mercredi 5 août à Liège et l'arrivée à Bruxelles d'un premier train de blessés.

8 août

On dit que les Allemands ne sont pas maîtres de Liège où ils auraient perdu 25.000 hommes. Le Roi adresse un ordre du jour à l'armée pour la féliciter de son attitude à Liège.

9 août

La Belgique est en état de siège. Les journaux annoncent que l'aide française serait de cinq corps d'armée, soit cent soixante-cinq mille hommes ; ils font appel à toutes les gardes civiques.

10 août

Monsieur le Curé part à pied à Bastogne pour rendre visite à ses parents.

11 août

Les journaux courrier se font devant notre maison. On se presse pour obtenir son journal et y découvrir les dernières nouvelles. Dans la matinée, nous assistons à la première arrivée de troupes françaises qui se massent sur La Chestelle, à Cuy et à La Rochette. Les habitants vont les ravitailler en boissons, tartines, oeufs et jambon : les pauvres en ont bien besoin. Le soir, ces troupes viennent loger au village ; nous accueillons chez nous un général avec deux officiers ; nos voisins reçoivent l'état-major. Tous s'attendent à une rencontre avec l'ennemi et se couchent tout habillés ; ils sont prêts à aller cerner le château de Roumont que l'on dit occupé par les Allemands mais le signal convenu n'est pas donné et ils repartent tôt le lendemain matin.

12 août

Dans la matinée, arrivent quelques cyclistes français exténués de fatigue et fort éprouvés par la chaleur ; ils se couchent n'importe où, se restaurent rapidement et repartent aussitôt. Vers dix heures du matin, des troupes françaises, venant d'Ochamps, commencent à défiler à cheval, à quatre de front, et cela pendant trois heures consécutives ; on leur offre du ravitaillement et des rafraîchissements qu'ils acceptent sans mettre pied à terre : des oeufs, des tartines, des cigares ; des officiers s'arrêtent devant la maison et nous demandent du vin. Je me risque à demander à l'un d'eux d'où ils viennent ? "D'Ochamps". Et où ils vont ? "Vers

Vonèche" me répond-il. Les cavaliers sont suivis de cyclistes, de chariots, de canons et de camions chargés des matériels les plus divers.

14 août

Quelle émotion dans la matinée quand nous voyons arriver quinze Uhlans ; trois d'entre eux s'attardent devant notre maison, puis rejoignent les autres qui patrouillent dans tous les chemins et sentiers des environs. Ils viennent se reposer près de chez Poncelet-Dom, descendent de cheval et engagent la conversation avec le voisinage. Puis ils se retirent sans plus.

15 août

On voit passer pour la première fois deux avions.

16 août

C'est le dernier jour que le facteur apporte le courrier : quelle privation désormais, surtout pour les parents des soldats récemment partis au front !

17 août

Le matin, six cavaliers français traversent le village. On dit que trois mille Allemands seraient à Libramont pour réparer la voie de chemin de fer.

18 et 19 août

Passages d'avions. Le canon gronde du côté de Libramont.

20 août

L'inquiétude grandit au village ; toujours des survols d'avions ; vers neuf heures du matin, des cavaliers français surgissent dont l'un se poste derrière la muraille des soeurs puis vient tout près de chez nous ; les autres passent au galop et vont se poster à l'abri en face de chez Poncelet-Dom ; ils attendent quelques instants jusqu'à ce qu'arrivent deux Uhlans qui entrent au village, par La Vaux. Les Français sautent à cheval et vont à leur rencontre en tiraillant ; les deux Allemands rebroussement chemin et s'enfuient au galop dans la direction de la Chestelle, tandis que les Français continuent à tirer sur eux, depuis le jardin de Nicolay-Niederprüm ; après quoi, ils reviennent au village et continuent à poursuivre les Allemands par le Burnaumont.

21 août

Les troupes allemandes arrivent en foule à Glaireuse, à Wachamps et dans toute cette région. Avant que ne tombe le soir, les cultivateurs travaillant de ce côté-là s'empressent de rentrer, car le coin se remplit de soldats.

22 août

Vers huit heures du matin, passent de très nombreux cyclistes qui, on l'a su par après, vont se poster au Batti-du-Foi. Vers onze heures, je vais au jardin de la propriété de mon frère Camille et j'en reviens bien vite très effrayée en entendant la fusillade du côté de la Voie-du-Sart, de Maissin et de Jéhonville. J'en fais part à mon frère qui est lui aussi fort impressionné. Après la messe du matin, il avait voulu faire une course du côté de Maissin et avait demandé à deux hommes de l'accompagner pour lui prêter leurs oreilles, avait-il dit ; c'était Joseph Gérouville et Zéphirin Ponsard ; arrivés sur la hauteur et continuant vers le bas, ils durent bien vite rebroussement

chemin tant les balles sifflaient à leurs oreilles, venant de toutes les directions ; l'engagement avait commencé à Maissin qui devait brûler quelques heures plus tard. Et nous en arrivons maintenant à cette terrible et inoubliable après-midi du samedi 22 août. Quelque chose de grave se prépare, on le sent très bien ; vers 13h30, des troupes arrivent en masse de la Vaux et du Burnaumont ; elles affluent aussi de la ruelle voisine de notre maison avec canons, mitrailleuses, camions et chevaux ; tout cela passe devant chez nous dans un fracas qui fait trembler les murs ; et en même temps, une bande de chevaux montés ou désarçonnés venant de la Voie-du-Sart reflue devant la maison. Les troupes défilent et beaucoup les regardent derrière les fenêtres, en particulier mon frère debout à la fenêtre du haut : nous voyons bien tous les regards des soldats tournés vers lui. Nous nous réfugions dans la chambre derrière, nous cachant dans l'encoignure des fenêtres car c'est maintenant le fracas des coups de feu venant de toutes les directions ; mon frère descend pour nous rejoindre mais il n'a pas le temps de s'unir à notre récitation du chapelet que l'on entre à nouveau. "Mon oncle, on vient encore vous chercher" dit Louise. Il se présente à deux soldats qui le précèdent puis l'encadrent, traverse la route et dit à une voisine, Florence : "On vient me chercher pour soigner des blessés et des mourants" ; il paraît calme et heureux. Ce sont des détails que j'ai appris par après de la bouche de cette voisine ; elle l'a suivi des yeux depuis sa fenêtre, marchant entre les deux soldats qui se tenaient à une certaine distance de lui ; puis elle l'a vu s'écrouler vis à vis de la porte d'entrée des Maillard, touché par une balle tirée par un soldat qui le guettait à quelques dizaines de mètres devant lui. Pendant ce temps, nous avons continué la récitation du chapelet et bien que la pensée ne me soit pas venue un instant qu'on était venu le chercher pour le tuer, entendant tout à coup ces coups de feu qui se répètent devant notre maison, je dis à Louise machinalement : "Ah mon Dieu, voilà déjà qu'on le tue." Ce n'était hélas que trop vrai ! Au même moment, des soldats viennent ordonner à mon gendre d'aller ouvrir les portes de la maison de campagne de mon frère Camille ; il s'y rend et revient très vite à travers les balles qui sifflent à ses oreilles ; en passant, il voit qu'on est en train de placer des mitrailleuses et un canon devant la grange de la maison d'en face. Louise et moi sommes plus mortes que vives. Un soldat entre ; je sors de la chambre ; "Madame, vite dans le souterrain, je viendrai vous avertir s'il y a du danger." Nous descendons dans la cave avec la petite sans rien prendre, ni provisions ni vêtement. A peine y sommes-nous de quelques minutes que le soldat nous amène Odile, Julie et Joseph Barras qui viennent de voir leur père tomber mortellement blessé, sur la place, à quelques pas d'ici. Ils disent à Louise que le Révérend Père est aussi tué : ils sont passés à côté de lui étendu au milieu du chemin. Louise ne me dit rien de cette tragique nouvelle. "Notre dernière heure est arrivée", s'écrient-ils ! Nous prions de tout notre coeur, nous préparant à la mort quand nous arrivent encore Joseph Dauby, sa femme et leur nièce avec ses cinq enfants ; ils ont été poussés par un soldat devant la porte de la cave après avoir dû quitter en hâte leur maison qui commençait à brûler. Plus tard sont encore arrivés, Ernestine Poncelet et son mari ; celui-ci a été retenu prisonnier près de chez Joseph Barras ; il a ensuite retrouvé sa femme et tous deux ont été conduits chez nous par un soldat ; c'est encore un soldat qui nous amène enfin la veuve d'Auguste Ponsard avec les deux enfants de Nestor Maillard ; ce dernier, nous dit-elle, vient d'être tué entre ses deux enfants au moment où il quittait sa maison en feu ; un soldat allemand lui a jeté dans les bras les deux orphelins tout éperdus et les a poussés jusque chez nous ; elle ajoute que viennent aussi d'être tués en se sauvant par les jardins, Jules Barras et Omer Poncelet. Tout cela dans le fracas des balles qui sifflent sans interruption, du bruit des canons et de

la fusillade qu'on entend au loin ! Quel tapage et quelle horreur durant tout cet après-midi du 22 août ! Ensemble, dans la cave, nous prions tous les Saints du Paradis de venir à notre secours. Mon gendre Camille, lui, est à la cuisine faisant du feu, mettant de l'eau à chauffer, ouvrant fenêtres et portes suivant les ordres qui lui sont brutalement donnés ; mais dans quel état d'esprit, car il voit l'incendie se propager de maison en maison dans toute la rue et s'approcher jusque chez Tolet et Godenir ! A un moment donné, la maison tout entière tremble, les fenêtres de devant volent en éclats : une bombe venant de la direction de Jéhonville est entrée par le grenier et a traversé et brisé tout sur son passage ; la chambre au dessus de la cuisine et le grenier sont fracassés, les poutrelles coupées ; la bombe est ensuite descendue à la cuisine pour y éclater : quel bruit, quel fracas ! Nous pensons à tout moment entendre la maison s'écrouler ! Vers le soir, la fusillade semble se calmer ; on entend soudain le retour des troupes qui viennent briser portes et fenêtres au presbytère, vider la cave, transporter partout des bouteilles, rentrer chez nous en masse, piller le magasin, vider les armoires de toutes les places, monter à l'étage, redescendre et fouiller partout. Nous sommes toujours à la cave avec de la lumière et Camille se trouve seul en haut avec des soldats partout ! Plus tard, vers une heure du matin, il doit quitter la maison et partir à Glaireuse pour indiquer le chemin à un groupe de soldats. Quatre fois pendant cette nuit, des groupes de deux soldats descendent dans la cave, revolver au poing : chaque fois je vais au devant d'eux, lumière en main, en leur disant que nous ne sommes que des femmes, des vieillards et des enfants ; ils inspectent les lieux puis remontent en plaignant les enfants ! Je l'ai déjà dit, nous étions descendus à la cave sans aucune provision, sans un bout de pain ni un morceau de sucre et tous à moitié habillés ; nous découvrons heureusement des oeufs mis en conserve dans un bain de chaux et chacun peut de la sorte se restaurer quelque peu.

23 août

Quel dimanche ! On en tremble encore, on hésite à sortir de la cave ; "Je crains fort que mon frère nous ait quitté pour toujours" dis-je à Louise qui me laisse encore l'espoir de le revoir. Profitant de l'accalmie, je me rends dès le matin chez Jules Barras pour me renseigner sur son sort, car j'espérais encore qu'il se soit réfugié chez eux ; on me laisse croire qu'on l'a vu la veille au soir. La rue est remplie de soldats qui vont et viennent ; le corps d'un soldat allemand mort est là, étendu sur les genêts. Je demande à un soldat de m'accompagner pour conduire auprès de leur père grièvement blessé hier après-midi les trois enfants de Joseph Barras ; celui-ci a été recueilli chez Jules Gillet et a passé la nuit dans de grandes souffrances : il mourra dans l'après-midi assisté à ses derniers moments par l'Abbé de Glaireuse qui, avec deux civils, a passé la nuit prisonnier sur la Hoigne, puis s'en est retourné chez lui. A ce moment, on me laisse entrevoir la vérité et je rentre effondrée à la maison toujours assiégée par des soldats qui continuent à piller le magasin, qui cherchent dans toute la maison et emportent tout ce qui leur convient : pain, oeufs, beurre, linge. Nous ne pouvons rien faire que de préparer du café pour tous ces gens qui ont passé la nuit avec nous dans la cave. On va traire les vaches dans l'écurie et l'on vit de ce lait jusqu'au soir ; impossible de quitter la maison et de circuler dans la rue pour aller aux nouvelles des miens, sur le sort desquels je suis mortellement inquiète. Quand, dans l'après-midi, Louise Golinvaux vient me demander de passer à nouveau la nuit dans notre cave, ce à quoi j'acquiesce bien volontiers, je lui demande de prier sa mère d'aller se renseigner chez mes enfants Maurice et Anna, juste en face de sa

Maison, en vue de savoir ce qu'ils sont devenus ; elle revient peu après et me rassure mais, je l'ai su plus tard, c'était par simple pitié car de chez elle, sa mère avait entendu la veille le saccage de leur maison, des portes, du mobilier, de la vaisselle et en fait, elle ne savait rien de ce qui leur était advenu. Heureusement, peu après, ma fille Anna vient nous embrasser et nous annoncer que toute la famille est saine et sauve ; ils se sont réfugiés depuis le matin chez les Soeurs, où elle a été occupée à faire des gaufres avec de la farine qu'Antoine et Charles sont allés chercher chez eux par les jardins de derrière ; sa famille toute entière, de nombreuses personnes et les Soeurs sont ainsi rassemblées et ont pu se restaurer quelque peu. La veille, Maurice et sa famille, voyant l'incendie et la violence se rapprocher de leur maison sont tous descendus se cacher dans la cave ; ils y étaient à peine que des forcenés sont entrés dans la maison et ont tout brisé dans un fracas épouvantable, portes, meubles, vaisselle ; ils sont montés à l'étage, hurlant et cherchant "der Mann" comme ils disaient mais ils ne sont heureusement pas descendus dans la cave où toute la famille se trouvait complètement terrorisée n'osant faire aucun mouvement et ayant grand peine à empêcher la petite Cécile, seize mois à peine, de faire du bruit ; sans compter Jean, trois ans et demi et René, six ans. Aussitôt après leur départ, craignant l'incendie, ils se sont sauvés par les jardins et ont rejoint les Soeurs cachées, elles, derrière une haie qu'elles n'ont pas quittée de la nuit. Ne se sentant plus en sécurité à cause des balles qui sifflaient à leurs oreilles, il s'en sont alors allés tous les dix vers la Croux pour s'écarter du village en feu, se cachant et rampant sur le sol ; vers le soir, tout à coup, une sentinelle les arrête ; Maurice se lève et se présente en pensant bien recevoir le premier coup ; il n'a pas d'arme, dit-il ; il est avec sa femme et ses huit enfants ; il supplie qu'on leur laisse la vie ; on lui fait vider ses poches, on le fouille, puis on renvoie toute la famille vers le village ; ils ont achevé cette nuit d'horreur dans des tas de gerbes de blé, et, dès l'aube, sont rentrés par le jardin des Soeurs que celles-ci n'avaient pas quitté et où d'autres personnes étaient venues les rejoindre ; quand enfin, le matin, on est venu appeler les Soeurs pour la Croix-Rouge. Camille, lui aussi, était sans nouvelles de sa famille ; le soir de ce dimanche 23 août, il demande à un gradé de désigner un soldat pour l'accompagner jusque chez lui ; il ramène sa mère, désespérée, qui s'est retrouvée seule derrière sa maison, après que son mari et ses fils se soient enfuis, terrorisés par les coups de feu tirés jusque dans leur corridor ; elle s'est alors cachée dans un fossé, couchée dans les orties pendant toute l'après-midi et la nuit suivante ; profitant de la nuit, elle s'est ensuite glissée dans le jardin du voisin et a pu pénétrer dans sa maison par une fenêtre donnant vers l'arrière. Elle était restée sans nouvelles de sa famille jusqu'à ce dimanche matin, où elle a su que son mari avait été tué. Elle nous apporte d'autres épouvantables nouvelles : dès cinq heures du matin, tout un groupe a été fusillé après avoir passé la nuit, ligotés cinq par cinq, constamment gardés par des soldats. On a appris tout cela de la bouche du malheureux Emile Gérard qui faisait partie du groupe : tous ensemble, ils avaient prié ; il était le seul à avoir survécu et avait longtemps fait le mort ; puis il s'était enfui de ce lieu appelé le Petit Wez, rampant jusqu'aux jardins ; il s'était alors caché dans un aqueduc rempli d'eau et avait pu atteindre par l'arrière, la maison de son beau-frère ; il avait crié pour appeler et on l'avait hissé bien difficilement par une fenêtre, grièvement blessé à la poitrine ; c'est là-bas qu'il retrouvait sa femme et ses enfants mais qu'il mourait dans la nuit. Elle nous apprend encore que le Bourgmestre, Louis Gillet, a également été tué à quelques pas de sa maison : tout au début de l'arrivée des troupes au village, des soldats sont arrivés chez lui et l'ont accusé de cacher des Français ; ils l'ont alors

ligoté, fait partir devant eux puis assassiné ! La liste des civils assassinés : Dom Bernard Gillet, de l'abbaye de Maredsous, 62 ans ; Gillet Louis, bourgmestre, 49 ans ; Barras Jules, 63 ans ; Barras Joseph, 65 ans ; Brand Cyprien, 21 ans ; Brolet Albert, 29 ans ; Denis Léon, 36 ans et son épouse Mélanie Yernaux, 30 ans ; Falmagne Alexandre, 44 ans ; Fourny Zéphirin, 36 ans ; Gérard Emile, 57 ans ; Godenir Léon, 61 ans ; Godfrain Evelyne, 15 mois ; Guissard Philomène, 74 ans ; Godfrain Victor et ses deux fils Albert et Camille, 60, 25 et 19 ans ; Gérouville Joseph, 52 ans ; Jacquet Gustave, 60 ans ; Javaux Auguste, Jules et Victor, 28, 23 et 18 ans ; Kobs (Benoit) Edmond, 20 ans ; Labbé Eugène, 20 ans ; Labbé Joseph, 53 ans ; Lenoir Jules, 44 ans ; Mahin Maria, 41 ans ; Maillard Nestor, 37 ans ; Maillen Hubert, 64 ans ; Mazay Marie, Pauline et Léontine, 32, 26 et 22 ans ; Martin Léon, Adelin et Joseph, 29, 20 et 17 ans ; Martin Joseph, 55 ans ; Nicolay Zéphirin, 53 ans ; Noiret Joseph, 45 ans ; Poncelet Octave, 14 ans ; Philippe Eugène et sa fille Maria, 53 et 12 ans ; Ponsard Jules et Zéphirin, 71 et 51 ans ; Poncelet Omer, 15 ans ; Poncelet Joseph, 40 ans ; Rob Ferdinand et son fils Joseph, 69 et 25 ans ; Robert Louis, 39 ans et Yernaux Jean-Baptiste, 69 ans. Parmi eux : 3 soeurs Mazay, 22 à 32 ans ; le couple Denis-Hiernaux, 30 et 36 ans ; le père et le fils Rob, 69 et 25 ans ; le père et la fille Philippe, 53 et 12 ans ; la petite Eveline Godfrain, 15 mois, lardée de coups de baïonnettes dans les bras de son père, qui a été ensuite abattu. Au récit de tous ces malheurs, nous avons pleuré toutes les larmes de notre corps ! Quelle désolation ! La mère de Camille, outre la perte de son mari se désole aussi du sort de son fils qui a été fait prisonnier le dimanche soir et rendu à la liberté le lundi matin pour aider aux enterrements de toutes ces victimes ; c'est lui, en particulier, qui, dès le dimanche soir, et, jusqu'au lundi matin, est allé rechercher le corps de mon frère, celui du bourgmestre, Louis Gillet, et de Joseph Barras, pour les transporter auprès des fusillés du Petit Wez ; ils ont ensuite été réquisitionnés, à cinq, pour procéder aux inhumations au cimetière. Plus tard, nous apprenons encore l'un des épisodes dramatiques de cet après-midi du samedi 22 août ; tous les habitants du Burnaumont ont été soudain rassemblés, obligés par la soldatesque de quitter leurs demeures, hommes, femmes et enfants, ces derniers même dans leur berceau ou leur voiture ; tous furent ensuite traqués vers le haut de la rue près de chez Zéphirin Nicolay ; ils furent eux aussi ligotés cinq par cinq, le dos tourné à la rue, s'attendant à être mitraillés d'un moment à l'autre ; un officier allemand les surveillait en vociférant et en les injuriant quand soudain un obus français vint éclater tout près de là ; cela provoqua la fuite éperdue des Allemands et la libération des malheureux prisonniers qui se sauvèrent sans demander leur reste.

24 août

Les mouvements de troupes continuent toute la journée. Les hommes du village procèdent aux inhumations ; c'est à l'aide de civières improvisées, d'échelles par exemple, que l'on transporte tous ces morts pendant que d'autres préparent les fosses. L'église est remplie de blessés couchés sur de la paille ou sur des matelas venant de partout. Même spectacle dans les écoles comme aussi chez mon frère Camille, dont l'habitation a été transformée en centre de Croix-Rouge. Et aussi chez les particuliers, dans les jardins, dans les cours, où l'on a étalé de la paille. Les habitants circulent parmi ces malheureux avec du lait : les uns ont faim, les autres se plaignent et souffrent ; d'autres meurent. Les Allemands, qui sont maintenant chez nous venaient de Glaireuse ; le docteur nous dit qu'ils proviennent du Grand Duché de Hesse ; il nous raconte l'histoire de ce malheureux habitant d'Anloy pendu à Glaireuse parce qu'il se sauvait malgré la défense qui lui avait été faite de bouger ; il

avait eu connaissance de la mort du "Pastor" du village : c'était, nous dit-il, un fanatique ; il avait fait hisser le drapeau belge sur l'église et avait aussi fait sonner les cloches le matin même du 22 août et la veille, tard dans la soirée, certainement pour avertir l'ennemi. Quand il a terminé, je lui dis que le "Pastor" était mon frère, un religieux bénédictin en vacances chez moi, tout à fait inoffensif et qui avait fait tout son possible pour qu'il lui soit permis de soigner les blessés et de secourir les mourants. "Ah madame, c'est la guerre !" me répond-il interloqué ! Dans la journée, un groupe de Glaireuse vient aider aux enterrements avec quelques hommes d'Anloy faits prisonniers là-bas puis retenus dans ce village.

25 août

Départ des troupes allemandes avec leurs canons et leurs chariots chargés des matériels les plus divers. Tous les hommes d'Anloy sont occupés à enterrer les morts dans les champs et dans les bois ; le canon tonne toute la journée du côté de la frontière française ; aucune circulation dans les rues ; Le matin, départ de la troupe ; ils se dirigent vers Libramont ; j'avais demandé hier au docteur s'ils avaient perdu beaucoup de monde à la rencontre d'Anloy ; "dans les deux mille", me fut-il répondu, "mais les Français beaucoup plus" ! Dans l'après-midi, arrivée d'une nouvelle troupe dont les officiers viennent aussitôt réquisitionner deux chambres ; trente soldats trouvent gîte sur le fenil à défaut du grenier dont une partie est fracassée ; continuel va-et-vient de soldats, de chariots transportant toujours des blessés ; cinquante hommes de Libramont arrivent pour aider aux enterrements et pour exécuter divers travaux.

27 août

Des voitures, des chariots chargent les blessés qui se trouvent encore dans l'église vidée de toutes ses chaises et de ses bancs ; d'autres enlèvent également ceux qui sont chez mon frère, de même que dans les écoles et chez les particuliers ; la plupart sont dirigés vers le château du Baron Coppée, à Roumont, transformé en hôpital et pourvu d'un personnel nombreux de la Croix-Rouge ; une voiture ambulance stationne dans la cour voisine.

28 août

On continue à transporter les blessés sur des chariots ; les malheureux sont couchés, qui sur la paille, qui sur des matelas ; ils sont recouverts de tout ce qui peut se trouver. On entend toujours le canon du côté de Libramont.

29 août

Dans la matinée, arrivent de Libin une vingtaine de chevaux et charrettes réquisitionnés ; ils viennent charger près de l'église, qui des fusils, qui des sacs, des chaussures, des casques ; des soldats sont là pour leur donner les instructions requises.

1er Septembre

L'après-midi est calme ; déjà des curieux viennent visiter les ruines et le champ de bataille. Le Burnaumont est encore plein de soldats qui chargent des chariots ; toujours le même manque de pain.

7 Septembre

Un service funèbre est chanté à six heures du matin pour nos chers parents défunts ; Monsieur le Curé fait l'oraison funèbre de toutes les victimes ; chacun pleure l'un ou l'autre de ces quarante-neuf disparus ; après la messe, nouvelle visite au cimetière. Monsieur le Curé forme le souhait de voir un jour un monument érigé pour rappeler le nom des victimes.

9 Septembre

On demande six chariots avec chevaux pour aller prendre des blessés à Roumont et les conduire à Libramont ; le canon gronde au loin.

10 Septembre

Au son du tambour, on communique que tous les objets trouvés sur le champ de bataille doivent être remis à la maison communale pour le lendemain et cela avec menaces de peines sévères pour les contrevenants ; on annonce aussi que l'on doit déposer chez le bourgmestre f.f. l'estimation des dégâts provoqués récemment par la guerre.

25 Octobre 1917

On est en train de réaliser deux cimetières pour les militaires allemands et français des batailles de 1914 ; ils seront, l'un à Chenne, l'autre à la Voie-de-Jéhonville ; une vingtaine d'ouvriers y sont occupés sous la surveillance de soldats allemands ; tous les corps y seront transportés et cela à charge de la commune.

16 Juin 1918

Les Allemands inaugurent leurs deux cimetières de Chenne et de la Voie-de-Jéhonville.

11 Novembre

Dès le matin, pour la messe, les cloches sonnent pour la première fois depuis des années. Il est impossible de décrire notre joie à l'aube de ce 11 Novembre 1918 quand nous apprenons que la guerre est finie. On se communique la nouvelle de bouche à bouche et c'est à peine si l'on peut y croire bien que des bruits dans ce sens circulaient depuis quelque temps déjà.

POST SCRIPTUM.

Dans mon récit, en date du 7 septembre 1914, je rapporte que Monsieur le Curé avait émis le vœu de voir un jour un monument s'élever pour rappeler le souvenir des morts des 22 et 23 août 1914. Ce vœu s'est réalisé et le monument a été inauguré le 2 octobre 1921 en présence de nombreux délégués officiels : le Général Biebuyck, Aide de Camp de S.M. le Roi Albert ; le Colonel Guillaume Commandant le 10e Régiment de Ligne ; le Général Richard ; Monsieur le Député Poncelet de la Chambre des Représentants et Monsieur Dubois, Commissaire d'Arrondissement de Neufchâteau. La musique militaire du 10e de Ligne, et plusieurs sociétés des environs prêtèrent leur concours à la cérémonie. Les festivités commencèrent le matin à dix heures par la célébration de la Sainte-Messe, au monument même qu'on inaugurerait sous la présidence du Révérendissime Père Abbé de Maredsous, et, en présence de Monsieur le Vicaire Général Canivet, représentant Monseigneur le Révérendissime Evêque de Namur.



